Les langues en Égypte : Introduction

Madiha Doss et Catherine Miller

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1023>

DOI : 10.4000/ema.1023

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996

Pagination : 7-24

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Madiha Doss et Catherine Miller, « Les langues en Égypte : Introduction », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 27-28 | 1996, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1023>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Les langues en Égypte : Introduction

Madiha Doss et Catherine Miller

¹ L'Égypte, dont l'histoire écrite est une des plus longues et des mieux préservées de l'humanité, a connu plusieurs phases de mutations linguistiques. Ainsi sommes-nous en présence d'une masse considérable de documents qui peuvent nous renseigner sur les usages et l'évolution de la langue. Cependant, il n'existe pas d'ouvrage de référence retraçant l'histoire des langues en Égypte et analysant les modalités du passage d'une langue à une autre en décrivant les pratiques orales et écrites des différentes époques. Certains ouvrages décrivent l'état d'une langue à un moment particulier, mais chaque période ou chaque langue tend à être traitée de façon isolée et reste l'apanage des spécialistes du domaine. Cet éparpillement empêche d'accéder à une vision d'ensemble qui permettrait de cerner les permanences et les spécificités de façon à la fois diachronique et synthétique.

² Dans ce contexte, il nous a paru utile de présenter un panorama des langues en Égypte, dans une perspective à la fois historique et contemporaine mettant en valeur la diversité et la pluralité des pratiques linguistiques à travers les époques. Notre démarche faisait donc appel tant à des compétences d'historiens qu'à celles de linguistes, et c'est ce regard croisé qui nous intéressait. Nous avons réuni principalement des contributeurs résidant en Égypte pour favoriser de réels échanges entre les participants, la proximité géographique rendant possible plusieurs séances préliminaires de réflexion commune et des apports mutuels.

³ Une table ronde s'est tenue en avril 1996, qui a permis aux différents auteurs de se rencontrer, de présenter leurs communications et de profiter des commentaires et des discussions pour la rédaction définitive de leurs articles. Les thèmes et les problématiques suggérés pour cette table ronde étaient les suivants :

- les modalités du changement linguistique, la pénétration des langues étrangères et le rôle des facteurs politiques et sociaux dans l'expansion, le maintien ou la régression des langues ;
- le contact entre les langues, incluant les phénomènes de substrat et d'emprunts ;
- la relation langue/identité et le rôle du facteur linguistique dans la formation identitaire communautaire. L'adéquation langue/identité communautaire est loin d'être automatique,

les communautés pouvant être plurilingues ou employer des variétés de langues mixtes, ce qui pose la question du rôle et de la fréquence du multilinguisme ;

- la relation oralité et écriture. Les documents sur lesquels travaillent les historiens en général, et les historiens de la langue en particulier, étant des documents écrits, il s'agissait de cerner dans quelle mesure l'écrit pouvait nous informer sur les usages oraux, et quel type de relation se nouait entre les deux niveaux dans une société où l'écrit a toujours occupé une position importante¹ ;
 - les registres de langue et leur délimitation ou catégorisation. La présence de différents registres se retrouve tout au long des époques considérées et quelles que soient les langues ; En ce qui concerne l'arabe moderne, la délimitation des registres n'est pas seulement un facteur de classement scientifique mais constitue un des éléments de la représentation que la société se fait d'elle-même ;
 - les facteurs de nivellement ou de standardisation par rapport à une norme reconnue et privilégiée par la communauté linguistique. Ces facteurs sont opérants tant à l'écrit qu'à l'oral,
- 4 L'objectif était évidemment trop ambitieux et les problématiques envisagées auraient mérité, chacune, un ouvrage à part entière. Le résultat ne pouvait être exhaustif et cette livraison témoigne de nombreuses lacunes, mais elle constitue une première ébauche de dialogue entre les spécialistes de différentes périodes et de différentes disciplines, et les premiers fondements d'une réflexion. Elle laisse la porte ouverte à de nombreuses questions. Si l'on traite d'un pays unique, il est impossible de comprendre son histoire linguistique sans référence à des ensembles plus vastes. La majorité des contributions montrent bien que les problématiques abordées pour l'Égypte concernent des aires bien plus vastes ; il serait souhaitable que des travaux comparatifs de plus grande ampleur soient entrepris
- 5 Ce volume comprenant aussi bien des articles historiques que des articles traitant de langues ou de systèmes linguistiques actuels, le classement apparaîtra parfois arbitraire. Pour les contributions à portée principalement historique ou diachronique, nous avons gardé un classement autant que possible chronologique ; pour d'autres, nous avons favorisé un classement par thème. Si le numéro présente des aspects que l'on pourrait juger éparés, il n'en reste pas moins que l'on pourrait tenter une lecture de thèmes communs à travers des époques différentes.

Modalités du changement linguistique

- 6 Comment et pourquoi s'effectue le passage d'une langue à une autre ou l'introduction d'une langue étrangère ? L'histoire des langues en Égypte² se décompose à peu près comme suit :
- une longue période où l'égyptien apparaît comme seule langue officielle (de 3000 av. J.-C. à 527 ou 525 av. J.-C.) ;
 - une période de bilinguisme araméen-égyptien sous la domination perse (du VI^e au III^e siècle environ av. J.-C.), pendant laquelle l'araméen subsiste comme langue de communication avec la Palestine jusqu'au VI^e siècle apr. J.-C. ;
 - dix siècles de bilinguisme gréco-égyptien (du III^e siècle av. J.-C. au VII^e siècle apr. J.-C.), avec l'imposition progressive du grec comme seule langue officielle au détriment de l'égyptien ancien. À partir de l'occupation romaine, le latin se greffe sur ce bilinguisme mais reste

employé dans des sphères réduites. À partir du II^e siècle apr. J.-C., le grec est toujours la langue officielle mais le copte émerge comme langue écrite du christianisme ;

- une période de bilinguisme copte-arabe (VII^e au XI^e siècle), où l'arabe est la langue officielle de l'administration dès le VIII^e siècle (703 apr. J.-C.) mais où le copte se maintient comme langue de l'église, des administrations provinciales et des correspondances privées ;
- entre le XI^e et le XIII^e siècle, l'arabe s'impose définitivement comme langue officielle écrite et devient la langue vernaculaire de la majorité de la population autochtone ;
- à partir du XIII^e siècle (1250), une élite mamelouke parlant turc ou circassien domine le pays, mais la langue administrative et vernaculaire reste l'arabe ;
- une période de bilinguisme turco-arabe du XVI^e au XIX^e siècle avec l'introduction de l'ottoman et du persan dans les hautes sphères de l'administration ;
- une période moderne où l'arabe connaît une renaissance dans le style de l'écrit et où les langues étrangères (français et anglais) sont introduites.

- 7 Ainsi, plusieurs langues ont été successivement, ou de façon concomitante, les langues officielles écrites en Égypte : l'égyptien, l'araméen, le grec, l'arabe et le turc. Ici, trois remarques s'imposent :

- ce bref panorama ne prend en compte que les langues officielles, auxquelles il faut ajouter le bi- ou le multilinguisme des différentes minorités ;
- il est évident que les changements linguistiques se sont toujours accomplis progressivement et qu'ils se sont accompagnés de longues périodes de transitions bi- ou multilingues ;
- les sources dont on dispose pour chaque période, bien que très nombreuses, sont inégales, en particulier pour ce qui est de la correspondance et des écrits privés, et ceci influence bien évidemment la perception que l'on peut avoir de chaque période.

- 8 La connaissance que nous avons de l'histoire des langues en Égypte laisse dans l'ombre de nombreuses questions.

Les modalités du changement

- 9 Si l'on connaît les grands facteurs géopolitiques à l'origine des changements linguistiques, on ne sait pas toujours avec précision comment et pendant combien de temps s'est effectué le passage d'une langue à une autre, ou quels étaient les usages d'une époque donnée. L'analyse des papyrus de la période gréco-romaine a permis d'enrichir considérablement nos connaissances sur les usages écrits de cette période, mais la question de la diffusion du grec dans l'ensemble de la société reste problématique (C. Miller).
- 10 S. Björnesjö montre que le processus d'arabisation fut graduel et qu'il devait varier en fonction des régions et des classes sociales, l'arabe étant plus rapidement acquis dans les villes que dans les provinces. L'arabisation progressive de l'Égypte doit être étudiée en corrélation avec l'installation des tribus arabes (S. Rubenson). Pour reprendre les termes de M. Woidich, « *The presence and settlement of Bedouins in Egypt since the Arabic conquest (and perhaps before) is of paramount importance for our understanding of the linguistic history of Egyptian Arabic* ».

Les causes du changement

- 11 De même, les causes qui ont favorisé à un moment donné l'adoption ou la diffusion d'une langue nécessitent d'être approfondies, qu'il s'agisse de l'arabe, du turc ou des

langues occidentales. Les raisons sont multiples et peuvent être liées à des conditions de colonisation, de peuplement et à des systèmes sociaux différents.

- 12 L'article de S. Rubenson nous donne quelques clefs pour comprendre l'arabisation de la population copte et, à sa suite, l'arabisation de l'église copte. Les coptes qui, pendant les deux premiers siècles après la conquête avaient d'abord manifesté une résistance vis-à-vis de l'arabe, vont ensuite s'arabiser très rapidement, et l'église va procéder à un large mouvement de traduction du corpus chrétien en arabe. Le développement des conversions expliquerait en partie ce phénomène, ainsi que l'adoption de l'arabe comme langue de l'administration. Mais Rubenson souligne également qu'à l'époque de la conquête arabe, la tradition littéraire copte était récente et peu diffusée ; elle ne représentait donc pas une tradition très ancrée. L'église copte s'est arabisée pour ne pas se couper de la langue courante de la société à une époque où les Croisades provoquent de fortes tensions dans le bassin méditerranéen.
- 13 Quand au turc, s'il fut longtemps la langue véhiculaire de l'élite mamelouke puis ottomane, il ne fut jamais la seule langue officielle et l'administration ottomane n'essaya jamais de l'imposer comme telle, encore moins comme langue vernaculaire. Elle n'imposa jamais l'ottoman comme langue exclusive des actes notariés, ce qui, selon N. Michel, aurait pu provoquer « une turquisation de l'Égypte, au moins des couches supérieures de sa société comme ce fut le cas au Ier-IIe siècle après J.-C. pour le grec, et au VIIIe siècle pour l'arabe ». Les Ottomans n'ont pas cherché à modifier en profondeur les structures de la société. Cela serait dû à la spécificité de la civilisation ottomane où les trois langues, turc, persan et arabe, furent toujours en contact étroit, l'arabe restant toujours la langue de la référence religieuse.
- 14 Les XIXe et XXe siècles représentent un nouveau contexte, celui du mouvement de modernisation de l'arabe entrepris par la *Nahda*, ainsi que la pénétration de nouvelles langues étrangères, notamment occidentales. Ces dernières s'imposent pour répondre à des objectifs politiques et tenter d'effacer les tentatives de modernisation de l'arabe telles que les décrit P. Crozet. L'article de D. Gérard analyse le cas du français et le sort de cette langue, de l'apogée qu'elle connaît au début du siècle à son déclin vers les années trente, lorsqu'elle se trouve concurrencée par l'anglais et l'arabe. En effet, alors que l'Égypte est sous mandat britannique, le français demeure la principale langue administrative, culturelle et véhiculaire et sa diffusion est largement entretenue par la politique culturelle et éducative de la France. À l'apogée comme dans le déclin, les facteurs sociopolitiques semblent clairs et obéissent à l'évolution du contexte international et à l'émergence (ou à la résurgence) d'un mouvement nationaliste.
- 15 Enfin, dans l'Égypte contemporaine (C. Miller), on peut s'interroger sur l'avenir de trois langues vernaculaires très anciennes, le beja, le berbère et le nubien, qui se sont maintenues pendant des siècles dans un contexte arabophone du fait de conditions sociogéographiques particulières. Les transformations de l'Égypte moderne ont totalement modifié ce contexte

Le contact entre les langues et ses conséquences

- 16 Qu'il s'agisse de la substitution d'une langue à une autre ou de l'usage concomitant de plusieurs langues, ou encore de l'influence d'une langue de prestige ou d'une langue dominante sur des langues minoritaires, on a toujours affaire au phénomène du contact des langues, thème central qui recoupe la plupart des questions abordées dans ce

volume. La question qui nous préoccupe est de déterminer l'impact de ces phénomènes de contact sur les systèmes linguistiques en présence. Deux phénomènes doivent être distingués : le substrat et l'emprunt³.

- 17 La question du substrat copte est évidemment posée ici. Les recherches sur l'effet du substrat n'ont donné que de faibles résultats et n'ont mis en valeur qu'un substrat lexical. A l'inverse, les exemples d'interférence grammaticale n'ont pas été validés. Il reste cependant étrange qu'une assez longue période de bilinguisme n'ait pas eu plus d'effets sur l'emploi oral et écrit de l'arabe. Pour G. Gabra, S. Björnesjö et S. Rubenson, l'absence d'interférence du copte sur l'arabe serait dû au fait que le bilinguisme se traduisait par l'usage bien distinct de deux langues, et non par l'utilisation d'une langue mixte.
- 18 Si cela est attesté pour l'écrit, cela reste plus discutable pour l'oral puisque le phénomène de langues mixtes relève beaucoup plus fréquemment de l'oral que de l'écrit. L'absence d'indices écrits d'une langue mixte suffirait-elle à exclure totalement l'effet du substrat sur l'arabe ? La question a été soulevée lors de la table ronde par F. Haykal, qui proposait de rechercher les influences de l'égyptien sur l'arabe plutôt au niveau sémantique, dans le domaine de la métaphore, qu'au niveau grammatical. Une autre piste nécessiterait d'être explorée, celle des « permanences géographiques ». On pourrait s'interroger sur le rapport entre les aires dialectales de l'Égypte contemporaine et celles des dialectes coptes anciens, même si la délimitation de ces aires dialectales est parfois complexe (M. Woidich),
- 19 La question des emprunts a été mentionnée ici par la plupart des auteurs car ils illustrent les rapports qu'entretiennent les langues et les cultures qu'elles véhiculent. F. Haykal souligne l'importance des emprunts lexicaux de l'égyptien en fonction des périodes et du contexte géopolitique (emprunts sémitiques puis grecs). Mais si l'égyptien a beaucoup emprunté, il a également influencé les langues voisines comme l'araméen ou le nubien ancien (M. Khalil et C. Miller). Aujourd'hui, ces langues minoritaires comme le nubien, le beja et le berbère empruntent également une partie de leur vocabulaire à l'arabe (C. Miller).
- 20 L'influence du grec sur le copte fut très importante, comme l'indiquent les très nombreux emprunts, puisque l'alphabet, plus de 20 % du lexique et plusieurs traits grammaticaux sont d'origine grecque (S. Rubenson, G. Gabra).
- 21 En ce qui concerne l'arabe, la présence d'éléments d'origine étrangère a été observée par S. Björnesjö à propos des termes grecs et latins employés dans les papyrus arabes et en particulier dans le vocabulaire administratif. Ces emprunts furent ensuite remplacés par des termes d'origine persane/ La langue écrite de l'époque mamelouke (de la fin du XIV^e au début du XVI^e siècle), présente aussi de nombreux emprunts aux langues turque et persane ainsi que des termes empruntés aux langues européennes, introduits lors des Croisades (E. Abou Ghazi).
- 22 O. Hafez analyse en détail un certain nombre de termes empruntés aux langues occidentales et le degré de leur intégration dans le système de l'arabe dialectal égyptien (phonétique aussi bien que morphologique). Ces emprunts ne vont pas sans rappeler la pénétration de termes de la langue grecque en ancien égyptien comme le fait d'ailleurs observer F. Haykal dans son article. Les emprunts faits au grec au IV^e siècle avant J.-C. avaient pour origine l'importation de techniques nouvelles. Tout observateur de la réalité linguistique actuelle constatera que l'importation de nouvelles

techniques n'est plus l'unique motif de l'emprunt. Un relevé d'expressions et de termes empruntés, principalement à l'anglais, indiquent davantage une certaine représentation de soi et de l'autre que la nécessité de nommer des objets ou des idées venant d'ailleurs.

La relation langue/identité

- 23 La primauté attribuée à la langue comme symbole privilégié de l'expression identitaire, communautaire/religieuse ou nationale apparaît de nos jours comme un phénomène quasi universel et incontournable. Cette primauté doit cependant être relativisée en fonction des époques et des civilisations. La relation langue-identité est toujours un phénomène extrêmement complexe et ambivalent, dont l'analyse peut aboutir à des constats tout à fait contradictoires selon que l'on s'intéresse aux élites ou au peuple, aux langues vernaculaires ou aux langues véhiculaires, aux usages écrits ou oraux, à la culture dominante ou aux minorités ethniques ou religieuses. On pourra quelquefois, pour les mêmes périodes ou pour les mêmes communautés, privilégier les facteurs d'assimilation ou les facteurs de distinction. C'est le cas des tribus de bédouins étudiées par R. de Jong, dont les locuteurs manifestent des tendances opposées de standardisation et de bédouinisation selon l'audience. L'histoire des langues en Égypte reflète cette dualité, comme en témoignent les exemples suivants.

Empires et multilinguisme

- 24 Dans les périodes où l'Égypte est incluse dans des empires (Empire byzantin ou Empire ottoman), la pluralité linguistique est la norme, les élites étant bi- ou multilingues et l'identitaire ne se crispe pas forcément sur le linguistique, en tout cas, pas dans des formes qui nous sont familières. Les usages linguistiques transcendent les catégories ethniques ou les appartenances communautaires et reflètent plutôt des statuts de classe.
- 25 Ainsi, la société de l'époque gréco-romaine (C. Miller) apparaît comme éminemment plurilingue mais également stratifiée. Le grec fonctionne comme principale langue véhiculaire écrite quelle que soit l'origine ethnique des locuteurs, mais ceci dans les milieux éduqués ou du moins, alphabétisés. C'est donc le signe d'appartenance à une élite, les Grecs n'ayant jamais cherché à helléniser l'ensemble de la société.
- 26 De même, N. Michel décrit, à l'époque ottomane, les membres d'une élite multilingue depuis l'enfance. Pour reprendre ses termes, « la langue ne représentait pas un facteur conscient d'identité ». Dans ce milieu multilingue, l'identitaire se construit plus par le biais de l'appartenance à un corps de métier que par référence à une origine ethnique. Et c'est ce corps de métier qui va déterminer les compétences linguistiques. Si le turc fonctionne comme marque d'appartenance à cette élite ottomane-égyptienne, l'arabe demeure la langue du patrimoine islamique et l'élite ottomane a toujours reçu une formation en arabe. L'image que nous donne N. Michel est celle d'une société où l'empire ne cherche pas à modifier en profondeur les structures sociales de la société locale et où l'utilisation des langues écrites et orales obéit avant tout à des objectifs pragmatiques et non pas idéologiques.
- 27 Nous retrouvons cette diversité d'usage chez les Arméniens d'Égypte au XIX^e siècle (A. Kazazian). Comme le souligne l'auteur, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, « la langue n'est

pas un critère pour déceler le sentiment d'appartenance à la nation », ici communautaire, les Arméniens d'Égypte provenant de différentes provinces de l'Empire ottoman et n'ayant pas les mêmes usages linguistiques. Mais si l'usage écrit des Arméniens est éminemment bilingue (turco-arménien), la communauté se distingue par l'emploi de l'alphabet arménien, quelle que soit la langue utilisée. Comme pour le judéo-arabe, c'est le script, plus que le niveau de langue, qui fonctionne comme marqueur identitaire. À la fin du XIXe siècle, il y aura une réforme de la langue qui reflète une volonté nationaliste avec un effort pour purifier l'arménien des emprunts ottomans. Cette réforme de la langue écrite se produit à un moment où les usages oraux témoignent d'une arabisation de la communauté arménienne d'Égypte-

Le moyen arabe et la question des minorités religieuses

- 28 L'opinion a longtemps prévalu que le moyen arabe était plutôt une variété utilisée par les minorités chrétiennes et juives de l'ensemble arabo-musulman, moins soucieuses de suivre les normes de l'arabe classique et manquant d'une formation littéraire adéquate. Mais cette hypothèse de distinction communautaire entre une variété d'arabe chrétien et d'arabe musulman n'est pas convaincante, à l'écrit du moins⁴. L'étude attentive des papyrus (S. Björnesjö, M. Doss) indique qu'il est difficile de distinguer un chrétien d'un musulman. Parfois, seule une croix à côté de la signature permet de savoir que l'auteur est chrétien. Au niveau linguistique, les mêmes structures se retrouvent dans tous les écrits administratifs et civils quelle que soit la religion de leur auteur. Le moyen arabe reflète donc plus un usage civil qu'un usage religieux.
- 29 Le judéo-arabe (M. Tièche-Loubet) représente un cas particulier puisqu'il s'agit d'un arabe écrit en caractères hébraïques qui s'est maintenu dans tout l'Orient arabe à travers les siècles, avec des variantes selon les régions. Par l'usage de l'alphabet hébreu et par l'intégration, parfois, de formules hébraïques, le judéo-arabe fonctionne comme variété distincte utilisée uniquement par les juifs. On constate cependant que les productions littéraires en judéo-arabe sont très perméables aux styles, niveaux de langues et idées du milieu ambiant. Les traits grammaticaux relevés en judéo-arabe correspondent à ceux du moyen arabe.

Langues nationales ou langues religieuses ?

- 30 Le copte (G. Gabra) et le nubien ancien (M. Khalil et C. Miller) représentent deux cas d'utilisation de l'alphabet grec pour l'instrumentalisation d'une langue autochtone à une époque de diffusion du christianisme. L'instrumentalisation du copte doit-elle être interprétée comme l'expression d'un nationalisme linguistique (égyptien par opposition à grec) ou comme l'expression d'un renouveau religieux (chrétien par opposition à païen) ? La réponse est ici ambiguë. Le copte est né dans un milieu bilingue cultivé cherchant à diffuser la religion chrétienne. Les grands auteurs chrétiens comme Athanase étaient parfaitement bilingues (gréco-copte) et ont écrit dans les deux langues. On notera cependant des tentatives de réforme linguistique perceptibles dans les textes bohairiques avec le remplacement des vocables grecs par des vocables coptes (G. Gabra). L'héritage copte chrétien se transmettra en arabe et le changement de langue n'impliquera pas une perte du patrimoine religieux (S. Rubenson).

- 31 Le nubien ancien est apparu comme langue écrite également en alphabet copte à l'époque des royaumes nubiens chrétiens médiévaux (M. Khalil et C. Miller). Il représente donc le croisement d'un triple héritage, grec, égyptien et nubien, et l'expression d'un courant régionaliste (si ce n'est nationaliste) et religieux, celui du christianisme. Avec l'islamisation des royaumes nubiens et l'incorporation de cette région dans l'ensemble arabo-musulman, l'ancien nubien disparaîtra et laissera la place à l'arabe comme langue écrite. Mais les dialectes nubiens se sont maintenus jusqu'à nos jours.

La relation oralité/écriture

Place de l'écrit dans la société

- 32 Si l'on bénéficie, pour étudier l'Égypte, d'une importante documentation, cela s'explique bien sûr par les conditions climatiques, mais aussi par la diffusion de l'écrit dans la société même, si le degré d'instruction varie en fonction des classes sociales.
- 33 L'apparition d'une écriture populaire (« *popularwriting* », selon O. El-Aguizy) dans les documents administratifs peut être interprétée comme un signe de l'importance de l'écrit dans la société dès la Haute Antiquité. À partir de la Basse Époque (C. Miller) et surtout à partir de la période gréco-romaine, l'Égypte apparaît comme une société où l'écrit, n'étant pas réservé à une classe de lettrés traditionnels, hommes de religion ou hommes de loi, est assez largement diffusé. À l'époque gréco-romaine, toutes les transactions passaient par l'établissement de documents écrits et chacun devait conserver ses reçus et les titres de ses propriétés.
- 34 S. Björnesjö fait également observer l'importance de l'écrit aux IX^e et X^e siècles, période du début de l'arabisation, où l'usage de l'écriture n'était pas réservé à un groupe limité puisqu'on trouve des vestiges d'écrits sur *ostraca* ainsi que sur papyrus dans des milieux modestes.
- 35 La question de l'importance de l'écrit à l'époque ottomane fait l'objet d'un débat. Pour N. Michel, l'écrit aurait été moins diffusé car le droit était essentiellement oral et l'enseignement, essentiellement religieux, se basait également sur l'oral en ne donnant qu'une place secondaire à l'écrit. Pour M. Doss, l'écrit était largement répandu à l'époque ottomane, au moins dans les villes, comme en feraient preuve la prolifération des textes de nature populaire sous forme de *syar* ou de chroniques également populaires, dont le niveau de langue proche de l'oral, loin de constituer une preuve de cantonnement de récrit, suggérerait au contraire que récrit est approprié par un ensemble plus vaste de la société.
- 36 La question reste de savoir de quelle manière la longue histoire de l'écrit peut nous renseigner sur ses usages oraux à différentes époques, en particulier dans une société où langue(s) écrite(s) et langue(s) parlée(s) sont restées le plus souvent distinctes. Cette question pose à la fois la problématique de la connaissance des usages oraux et celle de l'interaction entre oralité et écriture.

Usages oraux

- 37 La connaissance des usages oraux demeure souvent indirecte et très partielle, les écrits des différentes époques ne se préoccupant que rarement de décrire la réalité des usages. Il y a ainsi de longues périodes où l'on ne sait presque rien des usages oraux, comme c'est le cas de l'Égypte ancienne où, jusqu'à la période gréco-romaine, les dialectes ne sont jamais mentionnés, même si, à plusieurs moments, la langue écrite évolue pour se rapprocher de l'usage oral (O. El-Aguizy, C. Miller).
- 38 Pendant les périodes « monolingues », où la langue officielle n'est pas une langue « étrangère », on remarque une grande complexité qui provient des différents niveaux de langues, avec la présence d'un niveau écrit et officiel très différent de la langue parlée, dite populaire, et souvent, entre ces deux pôles, une ou des variétés intermédiaires mêlant des registres écrits et oraux. On retrouve ce schéma avec l'égyptien (égyptien classique, démotique, dialectes coptes), avec l'arabe (arabe classique, dialectes, moyen arabe) mais également avec des langues pariées par des communautés « étrangères », comme l'arménien au XIX^e siècle (*grapap*, arménien civil et dialectes).
- 39 Dans les périodes de bi- ou de multilinguisme où la (les) langue(s) officielle(s) ne sont pas les langues autochtones, l'usage de deux ou trois langues se greffe sur cet usage de registres différents et entraîne donc de nouveaux choix et l'émergence de variétés intermédiaires et mixtes, comme ce fut le cas pendant la période gréco-romaine ou la période ottomane (N. Michel) ou chez certaines communautés immigrées comme les Arméniens (A. Kazazian),
- 40 Pour ce qui est des cas où la langue écrite évolue pour se rapprocher de l'usage oral, il s'agit le plus souvent de variétés écrites et littéraires influencées par des variétés dialectales, marquant le passage d'une écriture liturgique, figée ou classique à une écriture plus civile. Ces écrits ne doivent cependant pas être considérés comme la transposition écrite de variétés dialectales. Le maintien de traits classiques coexiste avec l'adoption de dialectalismes et des développements propres à l'écrit (M. Doss). Sur le plan linguistique, l'influence des parlers se traduit principalement par l'affaiblissement des structures synthétiques au profit de structures analytiques (O. El-Aguizy, M. Doss). Les articles de E. Abou Ghazi et de N. Michel donnent de nombreux exemples d'emplois sous-normes dans les actes notariés arabes des périodes mamelouke et ottomane (perte du *hamza*, etc.)
- 41 On pourrait postuler que l'émergence de ce type d'écriture se rapprochant de l'usage oral correspond à un élargissement du champ de l'écrit qui n'est plus cantonnée une caste de lettrés professionnels. A certaines époques, la codification de ces variétés a correspondu à des réformes politiques ou institutionnelles. Dans le cas de l'égyptien, le passage de l'ancien égyptien au néo-égyptien traduit une volonté politique, le néo-égyptien devenant la langue officielle de la XIX^e dynastie, l'ancien égyptien se cantonnant au domaine religieux (C. Miller). L'émergence de l'arménien moderne reflète également une volonté politique (A. Kazazian). Dans le cas du moyen arabe, cet usage est resté informel dans le sens où il n'a pas fait l'objet d'une codification volontaire. Malgré cela, le moyen arabe (qui évolue comme toute autre forme d'écriture) représente un cas très fréquent de l'écriture administrative (E. Abou Ghâzi). Pour M. Doss, le développement d'une littérature dialectale « intentionnelle » - à distinguer du moyen arabe - accompagne des transformations politiques aux périodes

mamelouke et ottomane ; elle accompagne aussi le développement de certains thèmes (vie quotidienne, thèmes humoristiques ou, à une période plus récente, textes à visée contestataire).

De l'influence de l'oral sur l'écrit

- 42 Si les textes écrits ne nous donnent que très peu d'indications directes sur les usages oraux, une analyse plus fine des textes écrits nous permet par contre de mieux cerner l'impact des faits d'oralité sur l'écrit. Entre l'écrit et l'oral s'établit une relation complexe : on n'écrit jamais comme on parle, et même lorsqu'on le fait intentionnellement, pour fixer l'oral ou composer en dialectal, on suit des conventions (M. Doss, N. Michel). À l'inverse, il est rare que l'écrit échappe totalement à l'influence des faits d'oralité. Le caractère oral pourrait expliquer le style dans lequel furent rédigés les actes notariés de l'époque mamelouke, étudiés par E. Abou Ghazi, où les énoncés sont le plus souvent formés de phrases juxtaposées avec de rares éléments de jonction.

Registres et variétés de langue

- 43 Deux articles (N. Haeri et D. E. Kouloughli) abordent la question de la langue arabe moderne ou de ce que l'on nomme communément l'arabe standard sous ses formes parlée et écrite. L'un comme l'autre passent en revue les différentes approches qui se sont élaborées pour décrire cette réalité linguistique hétérogène. Le concept de diglossie pouvait être opérant lorsqu'il fut appliqué à l'arabe il y a près de 70 ans (Marçais, -1930, Ferguson, 1959) ; il ne l'est plus aujourd'hui, où les registres s'entremêlent, comme l'illustrent bien les exemples empruntés à la langue de la publicité télévisuelle (C. N. Eita, K. 'Abdel Raouf). C'est pour décrire la réalité linguistique nouvelle que l'on voit apparaître les nouveaux concepts de triglossie, de pluriglossie et de continuum. La variation résulte de différents facteurs sociaux, éducationnels ou ayant trait à la situation de communication.
- 44 Dans l'établissement des registres, le critère de référence se fait le plus souvent par rapport au littéraire. Ce parti pris est refusé par N. Haeri, qui constate, très justement que la variation ne s'observe pas seulement entre éléments appartenant aux deux pôles du dialectal et du littéraire, mais que certaines variations peuvent engager des éléments du seul système dialectal, par exemple.
- 45 Le document sur les usages linguistiques des messages publicitaires (H. 'Abd al-Raouf, C. N. Eita} est une description concrète de cette variété hétérogène. Les exemples donnés sont une matière qui devrait permettre de constater l'hétérogénéité des registres évoqués, mais aussi la représentation stéréotypée dont il peut être fait usage dans les médias.
- 46 Les articles de M. Woidich et de R. de Jong illustrent bien la diversité des dialectes ruraux et bédouins en Égypte. M. Woidich, notamment, fait le point sur les dialectes ruraux, c'est-à-dire les parlers des paysans de la Basse et de la Haute-Égypte, ainsi que sur les parlers des habitants des oasis du désert occidental. Des aires dialectales sont déterminées par des traits phonétiques, morphologiques ou lexicaux ; dans les zones de transition, les traits linguistiques reflètent l'interpénétration de deux systèmes dialectaux et la création de formes mixtes.

- 47 La carte dialectale contemporaine de l'Égypte révèle également les phénomènes de diffusion de certaines variétés dialectales à travers les époques, le long des routes commerciales par exemple.

Nivellement et standardisation par rapport à la norme

- 48 L'évolution d'un système linguistique répond à des facteurs internes, parmi lesquels celui de la standardisation. Le développement de l'arabe à travers son histoire et même à l'époque actuelle reste tributaire d'une référence à la norme⁵.
- 49 S. Björnesjö a montré comment, à partir du moment où l'arabe s'écrit, la référence se fait par rapport à l'arabe classique ; dans les textes privés, les auteurs essaient de « classiciser ». P. Crozet évoque la réflexion et le travail qui s'effectuent sur la langue au XIXe siècle à travers la rédaction de manuels scientifiques.
- 50 Le processus de remaniement de certaines des premières traductions scientifiques, vers le milieu du XIXe siècle, ne va pas sans rappeler ce qui se produisit à l'âge d'or de l'église copte aux XIIIe-XIVe siècles, lorsque d'anciennes traductions du copte à l'arabe firent aussi l'objet de révisions (S. Rubenson). Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agissait, pour la personne composant ou remaniant le texte, de se rapprocher de la « norme de l'arabe littéraire » et de s'éloigner de ce qui pouvait paraître trop proche de l'oral ou trop associé au dialecte. L'article de P. Crozet nous introduit dans une période de renouvellement de la langue arabe dans l'effort de modernisation qu'elle connaît au XIXe siècle. Si l'on observe un effet de nivellement de l'arabe écrit dans les siècles qui suivirent l'arabisation (S. Rubenson), la période de la *Nahda* est une phase de modernisation de la langue qui connaît une réforme dans son vocabulaire comme dans sa syntaxe. Comparant des traductions successives de textes scientifiques, P. Crozet constate, dans la première version de deux traductions, « une certaine distance avec la langue classique, que les auteurs de la seconde traduction s'empresseront de combler ». Il reste difficile de trancher la question du rapport de la langue écrite au dialecte et de l'infiltration plus ou moins importante de dialectalismes dans les premières traductions ou les reprises ultérieures. « Les manuels scientifiques égyptiens du XIXe siècle [attendent des] études spécifiquement linguistiques », comme l'observe P. Crozet, afin de parvenir à une compréhension de ce que fut réellement le processus de « reconstruction » qui conduisit à la forme actuelle de l'arabe écrit.
- 51 Le phénomène de nivellement se fait généralement par rapport à une norme classique : c'est le cas de la langue des écrits du XIXe siècle. Mais la norme, on le sait, ne se limite pas aux seuls registres de l'écrit et le référent n'est pas nécessairement celui d'un niveau classique ou figé, puisque des variétés pariées peuvent elles-mêmes se situer par rapport à une norme également pariée, jugée supérieure ou répondant à des besoins d'intercommunication. C'est le cas du dialecte du Caire, qui constitue une norme par rapport aux autres variétés dialectales. L'article de R. de Jong, qui traite des dialectes de tribus vivant au nord-ouest du Sinaï, explore les aspects identitaires aussi bien que linguistiques de deux facteurs allant dans des sens opposés. Le mécanisme dominant va dans le sens de la standardisation et de l'adoption, par les locuteurs, des traits du dialecte dominant (celui du Caire ou, plus largement, du Delta) ; l'autre mécanisme constitue une réaction au premier, les locuteurs incorporant dans leur parler des traits qui préserveront leur identité de bédouins.

- 52 Cette livraison est complétée par une analyse de presse portant sur des articles parus pendant un an (1995-1996) dans divers quotidiens et hebdomadaires égyptiens, et traitant de questions relatives à la langue. On retrouvera, à travers les thèmes abordés, certains aspects des problématiques que nous avons soulignées dans cette introduction.
- 53 Les emprunts et le recours aux langues étrangères, généralement considérés comme une des causes de la détérioration de la langue arabe, sont un des thèmes les plus fréquemment soulevés par les auteurs. Ici comme, dans bien d'autres domaines, discours et pratiques ressemblent à ces parallèles; vouées à ne jamais se rencontrer. Une observation rapide permet de constater en effet que, si le discours s'acharne, à raison, contre la transformation d'écoles gouvernementales en écoles de langues, la pratique, elle, semble confirmer un phénomène qui représente une constante dans l'attitude vers « l'étranger ». Phénomène qui ne suit pas une courbe unique : tantôt croissante, tantôt décroissante, l'influence de l'éducation étrangère ne cesse de nous questionner. Une recherche plus approfondie serait nécessaire pour en comprendre les causes.
- 54 La question des niveaux de langue et du conflit entre arabe classique et arabe dialectal est un autre thème de prédilection des médias, Mais alors que, dans l'état actuel de la recherche, l'on s'accorde à reconnaître une diversité de registres ou de styles (N. Haeri, D. E. Kouloughli), on constate que le discours des médias retient une division généralement dichotomique. Rares sont les articles qui reconnaissent la dynamique actuelle de la langue arabe où les registres sont divers mais se mêlent néanmoins, à l'écrit comme à l'oral. Le moyen arabe ayant évolué sans faire l'objet d'une codification volontaire, l'arabe d'aujourd'hui, où se mêlent les styles différents, n'est pas normalisé. En ayant à l'esprit les leçons de l'histoire, pourrait-on prévoir que, comme à d'autres époques, la langue connaîtra un nivellement écartant les aspects les plus marquants de chaque registre et donnant naissance à une forme d'arabe où l'écrit et l'oral seront plus proches ?

NOTES

1. Précisons que, sur ce dernier point et sans le savoir, nous réfléchissions dans une perspective tout à fait similaire à celle qui a animé tes auteurs d'un ouvrage récent sur le monde turco-ottoman : *Oral et écrit dans le monde turco-ottoman* (Nicolas Vatin éd.), *Revue du monde musulman et de la Méditerranée* 75-76, Edisud, Aix-en-Provence, 1996.
2. Les dates proposées ici ne sont pas toujours très précises, en particulier pour la période antique. En consultant les différents ouvrages, on constatera des écarts selon les auteurs, phénomène normal pour l'Antiquité où les évaluations peuvent changer en fonction des sources.
3. Le terme de *substrat* désigne, en cas de changement linguistique, tout élément de l'ancienne langue vernaculaire transféré dans la nouvelle langue d'adoption : mots, expressions, structures grammaticales, phonèmes ou intonation. Le terme *emprunt* désigne (es éléments linguistiques, en particulier les mots, empruntés par une langue à une autre.

4. Si des divergences apparaissaient entre les parlers de locuteurs de religions différentes, peut-être faudrait-il, comme M. Woididh, les expliquer plutôt par l'histoire des déplacements et des installations des populations.

5. Dans *Pidginization and Creolization : the Case of Arabic*, p. 76, Kees VERSTEEGH développe l'idée selon laquelle l'arabe, après avoir été acquis de façon informelle par les peuples conquis - ce qui donna lieu à la naissance du néo-arabe considéré ici comme un *pidgin* - a connu une phase de « décréolisation » ou de nouvelle standardisation. Ce processus devait conduire les locuteurs à abandonner dans leur parler les formes les plus ostensiblement « fautives » par rapport à la norme exprimée par les grammairiens. Malgré ce nivellement en faveur de la langue « standard » classique, la dichotomie ou la présence de différents registres ne devait pas, elle, disparaître.

INDEX

Mots-clés : linguistique

AUTEURS

MADIHA DOSS

Cedej

CATHERINE MILLER

Cedej